Document généré le 18 juil. 2025 16:30

Continuité

CONTINUITÉ

Lectures de la ville
Montréal dans la littérature

Maryse Leduc-Cummings

Numéro 55, décembre 1992, janvier–février 1993

Patrimoine et littérature

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16335ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Leduc-Cummings, M. (1992). Lectures de la ville : montréal dans la littérature. *Continuité*, (55), 9–13.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LECTURES DE LA VILLE: Montréal dans la littérature

Sans début et sans fin Montréal m'habite
[...] Né d'ici dans ces pentes ces rues aux maisons de briques
Ces ruelles de bois dont les hangars encore me parlent
De donjons aux cachettes noires d'araignées silencieuses
[...] Montréal a de drôles de toits dont on ne parle jamais
Des aires de vent incontrôlables comme le passé
Une façon inattendue de changer de vêtement et de repeindre
Les murs de mêler les effets, d'installer les mirages
Montréal a le pouvoir de nous changer et sa mémoire est
Rebelle à qui la poursuit elle s'amuse à jouer les
Écarts c'est son droit
[...] Montréal est une ville de poème vous savez[1].

«L'appartement était au troisième étage, très haut dans les arbres dont les feuilles dorées commençaient à tomber. Immédiatement, Maryse s'y sentit en sécurité, inatteignable, comme à l'abri du cheval au cri pourpre et des autres visiteurs louches de la nuit. Elle sut que là, peut-être, en paix, elle pourrait faire quelque chose, écrire.»
Francine Noël, *Maryse* (p. 380).
Illustration: M. Leduc.

par Maryse Leduc-Cummings

La ville a souvent été assimilée à un théâtre urbain, comme à une scène permanente où se déroulent la vie collective et la vie privée, et dont les habitants sont à la fois les acteurs et les spectateurs. Dans ce grand théâtre de la mémoire, tous les temps sont présents et plusieurs pièces se jouent simultanément. «L'architecture est le décor fixe de la vie humaine, chargé des sentiments de générations entières, théâtre d'événements publics, de tragédies privées, de faits anciens, de faits nouveaux. Le privé et le collectif, la société et l'individu s'oppposent et se confondent dans la ville, qui est faite d'une foule d'êtres y cherchant leur place [...][2].» Le décor de la vie quotidienne des Montréalais se métamorphose sous les regards multiples des poètes et des écrivains qui, en choisissant Montréal comme cadre de leurs écrits (romans, poèmes, pièces de théâtre, chansons), construisent le lieu dans l'imaginaire.

LE ROMAN MONTRÉALAIS

Montréal est une des scènes privilégiées du roman québécois. «La littérature québécoise n'existe pas sans Montréal; peut-on dire que Montréal n'existe pas sans la littérature? Pour les autres grandes villes du monde, il semble que la représentation littéraire soit indispensable au constat d'existence. Paris, c'est Balzac (et quelques autres); Londres, Dickens; Berlin, Döblin; New York, Dos Passos; Dublin, Joyce; [...][3].» Montréal, c'est une foule d'écrivains qui se sont identifiés (en tout ou en partie) à une rue, à un quartier ou encore à un fragment de ville, réel ou imaginaire: le Villeray de Claude Jasmin, le quartier Saint-Louis de Robert de Roquebrune, le Kravitz-ville de Mordecai Richler, le Pointe-Saint-Charles de David Fennario, le faubourg à m'lasse de Marcel Dubé, le Saint-Henri de Gabrielle Roy, la binerie d'Yves Beauchemin, la rue des pignons de Mia Riddez, la rue Fabre de Michel Tremblay, le plateau Mont-Royal de Francine Noël, de Réjean Ducharme, de Michel Tremblay, etc. «Je ne serais pas tout à fait ce que je suis si mon adolescence s'était passée ailleurs qu'à Montréal[4].»

Entre 1846 et 1989, il s'est publié au Québec 2 485 romans francophones, et de ceux-ci on dénombre 605 romans montréalais, qui ont pour scène Montréal, soit au total près de 25 %[5]. Est-ce lié au fait que la moitié de la population du Québec habite la région montréalaise ou encore à son caractère de ville française dans un continent anglophone et aux tensions qui en résultent? Le contexte géographique de Montréal (île-montagne-fleuve) exerce-t-il une fascination particulière sur les écrivains? La spécificité et l'originalité de son cadre bâti inspirent-elles les descriptions romanesques?

DE LA VILLE À SA LITTÉRATURE: PARCOURS ET ÉMERGENCES

[...] Avec le temps la ville grandit sur elle-même; elle acquiert la conscience et la mémoire d'elle-même[6].

Visions multiples et démultipliées par autant de regards, d'itinéraires, de mythes et d'histoires; «l'arrivée en ville» du roman montréalais a subi les résistances, les points d'orgue, les contrecoups et les impulsions d'une culture qui s'est longtemps identifiée à la terre, traumatisée ou apeurée par les étrangers et marquée du sceau de la colonisation. Pendant longtemps, l'image de la ville dans l'imaginaire québécois était plutôt négative. L'aliénation urbaine et un discours anti-urbain ont longtemps hanté la littérature. La conquête britannique et le fait que la ville ait longtemps été habitée majoritairement par les Anglais ont sans doute ajouté au phénomène. En outre, on ne peut pas occulter le fait que dans la littérature québécoise, et dans le roman montréalais plus particulièrement, les personnages anglais héritent le plus souvent du mauvais rôle (par exemple Ratablavatsky et Slipskin dans *Le matou*).

«Il avait connu la forêt enchantée bien malgré lui. Il savait depuis longtemps que Marcel avait une cachette quelque part dans le quartier, l'été, un dessous de galerie, un fond de cour ou un escalier de hangar où il passait des heures à rêvasser [...].»
Michel Tremblay, *Le premier quartier de la lune* (p. 28). Photo: M. Leduc.

Il y a un secret de famille au Québec. N'en parlons pas devant les étrangers. Ce secret, c'est que la littérature au Québec depuis 150 ans présente les Anglais comme des ennemis, des oppresseurs, des fraudeurs, des exploitants, des occupants, des apatrides, des gens sans dieux, sans feu ni lieu, et même des démons. «Moi je les z'hais les Anglais» écrit Françoise Loranger. Jean Cournoyer parle de «conquérants anglophones». Roch Carrier compare l'Anglais à Satan qui prend la forme d'un inconnu séduisant pour enlever l'âme de sa victime. D'où vient ce péché mignon de la tradition intellectuelle du Québec? Pourquoi présente-t-on régulièrement l'Anglais comme un être ayant une puissance presque infinie pour faire le mal[7]*?*

La question de l'identité est dans ce cas entièrement en cause. Dans l'imaginaire, dans la mémoire collective québécoise, «l'Anglais» a pendant longtemps représenté une menace pour la langue et pour la culture; ajoutons à cela des rapports difficiles avec les immigrants et tout un cinéma de peurs: peur de l'assimilation, peur de l'étranger, peur de la grande ville.

Pourtant, les Québécois sont plutôt doués pour la vie urbaine; l'architecture montréalaise en témoigne avec ses rues vivantes et conviviales, ses maisons colorées et originales, ses balcons curieux et excentriques et ses agoras improvisées, théâtres d'un nombre incalculable de fêtes, de festivals (jazz, rire, cinéma, tam-tams...). Lors des vagues successives de migration des ruraux en quête d'emplois vers Montréal-les-usines, au cours du XIX[e] siècle, ceux-ci transposent en ville leurs manières de vivre et d'habiter. La lente appropriation de la ville se traduit alors concrètement par l'émergence d'un habitat ouvrier original et unique au sein de ce continent.

Cette architecture a été improvisée puis raisonnée par une population contrainte à employer les moyens à sa disposition pour améliorer les conditions de vie qu'avait entraînées une industrialisation rapide; elle a cimenté des liens de solidarité fondés sur des besoins communs et intégré le logement individuel à des entités sociales plus larges. Elle constituait à la fois une architecture urbaine authentique, spécifique au Québec, et un «savoir» acquis par les habitants en adaptant de façon empirique la ville à leur vie collective[8].

Cette appropriation de la ville se traduit aussi par l'émergence d'une littérature urbaine, d'un roman spécifiquement «montréalais». À travers le roman, la ville se construit un sens et un lieu dans l'imaginaire. À partir du moment où l'on nomme les lieux, ils sont dès lors investis d'un sens nouveau, d'une reconnaissance qui permet l'identification. Et l'identité se forge à partir de signes reconnaissables: «[...] en écrivant, on répond à ce qui a déjà été dit/écrit, on continue d'alimenter la prose d'un monde envers lequel on éprouve un sentiment d'appartenance[9].» Ce n'est que lorsque Montréal devient une ville majoritairement francophone, qu'elle acquiert une image positive dans l'imaginaire littéraire.

[...] ouvre-moi tes bras que j'entre au port
et mon corps d'amoureux viendra rouler
sur les talus du Mont-Royal
[...] Montréal est grand comme un désordre universel[10].

Si les années d'après-guerre ont été marquées par les thèmes du «pays» et du nationalisme, il faudra attendre les années 60 – et surtout les années 80 – pour que Montréal soit le cadre privilégié du roman, reflétant ainsi une appropriation de la ville de la part des écrivains, qui coïncide avec une certaine maturité culturelle. Dans la vie quotidienne, les Montréalais apprennent à cohabiter avec les Anglophones, et avec les 80 communautés culturelles qui la composent et qui font de Montréal une métropole cosmopolite aux saveurs internationales, une petite planète.

PROMENADES DANS L'IMAGINAIRE MONTRÉALAIS

Depuis quelques années, de nombreux écrivains se sont penchés sur la représentation de Montréal dans le roman. Déjà, en 1969, Antoine Sirois ouvre le bal avec *Montréal dans le roman canadien*, ouvrage dans lequel il étudie les romans francophones et anglophones de 1940 à 1965 qui ont pour cadre Montréal[11]. Dans leurs *Promenades littéraires dans Montréal*[12], Monique Larue et Jean-François Chassay ont cherché à «reconstruire l'espace montréalais, tel qu'il devient objet de l'imaginaire dans la fiction romanesque de la fin du XIX[e] siècle à 1985, et [ont tenté de] retracer les habitudes, valeurs et sentiments qui constituent l'expérience montréalaise [...]» (p. 12). Le groupe de recherche Montréal imaginaire a jusqu'à présent publié quelques ouvrages, dont le numéro 7 de la revue *Paragraphe* («Ville et littérature: bibliographie commentée»), consacrée à l'image littéraire de la ville, et *Lire Montréal* (p. 3). «Nous croyions connaître Montréal et voici qu'en lisant ceux qui la parlent elle se met à vivre plusieurs vies différentes [...][13].» Enfin, l'ouvrage *Montréal imaginaire, ville et littérature*[14] jette un regard critique et ponctuel sur certains «nœuds de l'imaginaire montréalais».

MONTRÉAL: ENTRE LA FICTION ET LA RÉALITÉ

On la croirait tout juste sortie d'un roman, d'une légende ou d'un mythe. Son nom porte un destin singulier: Ville-Marie, ville-mère, ville-femme; Montréal (de Mont-Royal), la ville royale. «Montréal a le plus beau nom[15].» Sa géographie est digne d'une légende arthurienne: une montagne sur une île, embrassée par un fleuve. Jacques Cartier dit de l'île qu'elle est paradisiaque: «[...] des plus belles terres du monde plaines de chaisnes aussi beaulx qu'il y ait.» Ses débuts mystiques sont issus d'une vision et d'une entreprise spirituelle: «[...] la fondation de Montréal bien

davantage qu'un plan d'administration coloniale, est une affaire mystique[16].» L'origine, la géographie, l'histoire et les lieux montréalais sont l'objet d'une fascination et ne cessent d'inspirer les écrivains et les historiens. Montréal est au départ une énigme, un grand mystère, un grand secret, et pourtant un grand livre ouvert dont il faut déchiffrer les symboles.

L'image de la ville comme «centre du monde» donne un sens au fait de s'enraciner quelque part. À Montréal, cette image archétypale est décuplée par le symbolisme de la montagne comme *axis mundi* et de l'île comme *imago mundi*: une île grande comme le monde, microcosme entre ciel et terre. «Montréal est un île entre deux rives, entre deux mondes, un lieu à part[17].»Montréal est une ville multiple, à plusieurs visages: courtepointe de villages, strates sédimentaires de cultures urbaines, creuset interculturel, théâtre populaire urbain... Une ville pourtant d'apparence ordinaire, ni trop haute ni trop dense ni trop dispersée, ni trop belle ni trop laide, sans tambours ni trompettes, sans gants blancs ni gant de fer, une ville haïe et adorée, admirée et condamnée, chantée et racontée, mise en scène, théâtralisée, une ville de villages et de clochers, de balcons et de hangars, de ruelles et de fleurs, de salons doubles et d'escaliers enneigés... une ville dans la ville, qui attire et qui repousse, qui suscite haine et passions.

«[...] mais moi, je viens au parc pour voir du monde. Près des jeux de dames et de ping-pong, près [...] de la plus haute glissoire et du jet d'eau, il y a plus de monde; et en particulier près des balançoires où je préfère m'installer.»
André Maillet, *Les Montréalais* (p. 82).
Photo: M. Leduc.

Montréal est une intime. La familiarité engendrerait le mépris? Faux, dans mon cas je l'aime encore, mieux je suis fou d'elle. C'est «ma» ville avec ses grosses verrues. C'est mon lieu de bonnes et de mauvaises habitudes, c'est ma géographie [...][18].

LA GÉOGRAPHIE IMAGINAIRE DE MONTRÉAL

Je crois que les lieux nous habitent plus que nous ne les habitons [...][19].

Certains lieux dans la ville transgressent le cadre du quartier en s'inscrivant comme un ordre majeur dans la ville; des lieux mythiques riches de symboles que le roman arpente. C'est le cas en outre du Mont-Royal avec sa croix, du fleuve Saint-Laurent et de son port, de la rue Sainte-Catherine, du boulevard Saint-Laurent, du carré Saint-Louis, de la rue Saint-Denis, etc. Le Mont-Royal représente le cœur de la ville et le cœur des Montréalais. Dans le roman, le Mont-Royal se situe également «au cœur de la narration. Paradoxalement, c'est de ce lieu naturel où l'on cherche souvent à fuir la ville, à l'oublier, qu'on la voit le mieux. C'est souvent grâce à la montagne que Montréal existe dans le roman comme entité. Elle seule permet d'avoir de la ville une vue panoramique[20]». La rue Sainte-Catherine, «la plus fréquemment nommée des rues montréalaises[21]», est un grand marché public à ciel ouvert, une rue grouillante de monde. Elle représente la ville qui parle «bilingue», la ville commerciale, mais aussi la ville perverse et excentrique des mille et une nuits.

J'ai marché la rue Sainte-Catherine de long en large, sur les deux trottoirs; les lumières me faisaient du bien qui clignotaient comme mon cœur, les restaurants me faisaient de l'œil. [...] Au United Cigar store, j'ai acheté un paquet de Buckingam et le Star *je pense, pas pour le lire, pour entendre la voix de la vendeuse. J'ai dit: «C'est combien?» deux fois. Les mots me réchauffaient la bouche; la fille m'a répondu «fifty-seven», rien de plus*[22].

Le boulevard Saint-Laurent, axe géographique et imaginaire, est la ligne de démarcation des «deux solitudes»; un trait d'union interculturel aux odeurs et aux saveurs exotiques. Il traverse symboliquement le monde entier, du Vieux-Montréal en passant par le quartier chinois, le quartier juif, le quartier portuguais, le quartier grec, la petite Italie... d'un océan (fleuve) à l'autre. C'est New York en miniature... «[...] il me mène plus rapidement qu'un *Concorde*, à Lisbonne, à Naples, en Ukraine, en Grèce, en Slovénie, au Chili, presque où je veux[23].»

Ils firent les boutiques de la rue Saint-Laurent et atterrirent finalement chez Warshaw ou Miguel, presque rendu à la caisse, commença une belle chicane en espagnol avec un Portuguais pendant que Marie-Lyre s'enguelait en anglais avec une Grecque complètement dépassée par l'énergie furieuse qui émanait de ce couple peu banal mais si bien assorti[24].

Le carré Saint-Louis est, selon Monique Larue, «le foyer de l'imaginaire montréalais». La rue Saint-Denis qui le borde est aussi l'agora de la ville, le lieu de tous les festivals.

LE QUARTIER COMME CENTRE DU MONDE

Montréal est une ville de fragments, de villages, une ville-mosaïque de laquelle émerge un dessein singulier. Le quartier est le centre imaginaire de la ville, le centre du monde (de celui qui l'habite) et un microcosme.

Le faubourg à m'lasse, c'était notre univers, où n'existaient pas les passeports ni les numéros matricules [...] au-delà [...] c'était l'inconnu, un autre univers, une autre vie que nous imaginions parfois comme le bout ou la fin du monde[25].

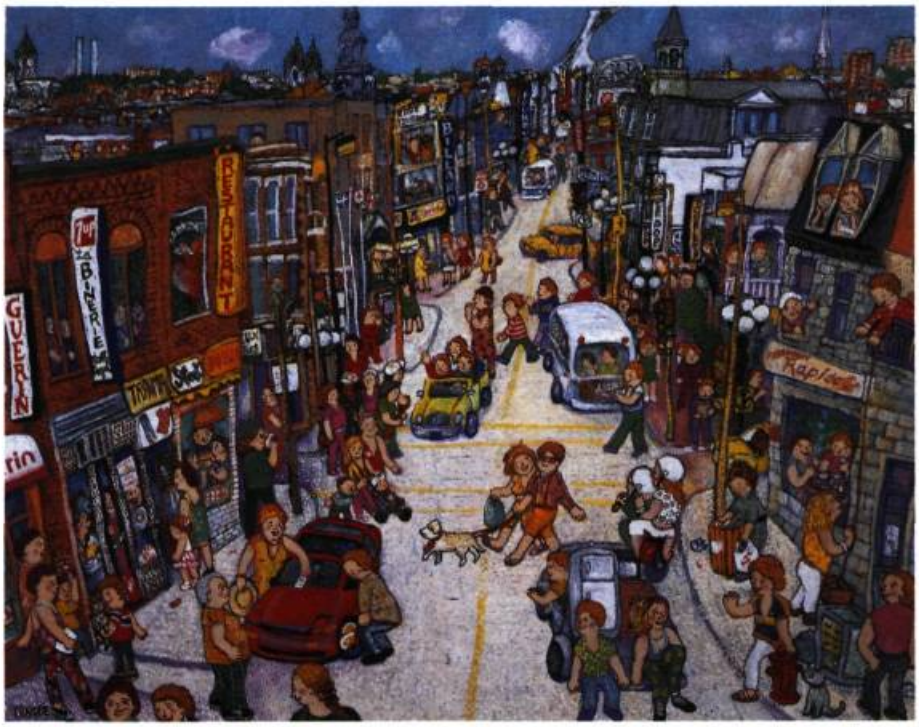
Le plateau Mont-Royal est une petite ville dans la ville, le quartier type de Montréal, avec ses triplex garnis d'escaliers extérieurs et de balcons fleuris. C'est aussi le quartier fétiche des romans montréalais dont les *Chroniques du plateau Mont-Royal* de Michel Tremblay, *Le matou* d'Yves Beauchemin, *Maryse* et *Myriam première* de Francine Noël et *L'hiver de force* de Réjean Ducharme.

Harcelé de tous les côtés par les nouvelles du succès de La Binerie, qui connaissait une seconde jeunesse et faisait courir tout le plateau Mont-Royal, Joseph Latour décida qu'une partie de l'aimable prospérité du restaurant devait se rendre jusqu'à l'intérieur de son portefeuille[26].

DES HANGARS, DES RUELLES ET DES BALCONS

Elles sont pourtant bien ordinaires ces maisons... mais c'est de leur rapport à la rue et à la ruelle qu'elles tirent leur originalité. Hangars, ruelles, balcons et escaliers sont le théâtre des aventures merveilleuses de l'enfance à tout âge.

«C'est un parc étonnant, la ruelle, anarchique! C'est le temps des jeux, c'est le bon temps du beau juillet des enfants libres[27].» La ruelle est la coulisse de la ville, l'intérieur intime de l'îlot urbain. Terrain de jeux, itinéraire parallèle, son



C'était samedi après-midi, la rue Mont-Royal foisonnait de ménagères en commissions, d'enfants pleurnichards morvant dans les jupes de leur mère [...] Victoire donnait des petits coups de tête à tous les gens qu'ils croisaient, murmurant parfois un «bonjour» ou un «comment allez-vous?»
Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte* (p. 178).
Tableau de Tanobe: «Plateau Mont-Royal».

«Venez je vous emmène
Vers la rue des pignons
J'vous ferez connaître
Un quartier de champions.»
Mia Riddez, *Rue des pignons*.
Tableau de Tanobe: «La famille Esposito».

image est double: sale et morbide ou vivante et habitée.

Florent [...] se retrouva bientôt dans la ruelle mal éclairée, bordée de palissades défoncées, de garages miteux, parsemée de poubelles, de matelas éventrés, de sacs à déchets, de téléviseurs décédés. Il réalisait que Monsieur Émile était comme issu naturellement de ce décor misérable, qu'il s'y sentait comme un poisson dans l'eau [...][28].

Le hangar constitue le grenier de la maison, un château, une cachette, un rangement, un «débarras de l'histoire[29]». «Tarzan [...] Viens, on va s'enfermer dans le hangar et on va se marier. Viens dans notre château [...][30].» Le balcon représente le petit univers des milieux populaires, mais aussi un élément majeur du paysage urbain montréalais et pour bien des gens une nécessité, pratique ou psychologique. Dans le roman, les scènes de balcons sont innombrables. Regarder passer les gens, voir et se faire voir, participent du caractère essentiellement latin: de son balcon aux premières loges, le Montréalais regarde et participe au spectacle de la vie: «[...] Madame Cormier qui guette, tard, du haut de son balcon, son Roméo de mari [...][31].»

Quand le silence fut revenu et que la grosse femme put à loisir contempler la rue, s'imprégner d'images et de sensations de ce soir de printemps hâtif, scrutant les moindres recoins d'ombres et reconnaissant malgré la noirceur les visages de tous les voisins qui l'observaient de leurs balcons, respirant à pleins poumons les promesses de mai et les restes d'avril, le temps se suspendit et rien ne bougea plus[32].

«La cour était divisée en magasins.
Chacun avait son étal, son comptoir.
Chacun organisait son stock et mettait de côté son argent de cailloux et de papier. L'un vendait des légumes, paquets d'herbes et de plantes sauvages qui poussaient dans certains coins de la ruelle et dans les quelques terrains vagues de la rue Jean-Talon ou Bélanger.»
Claude Jasmin, *La petite patrie* (p. 47).
Tableau de Tanobe: «Une ruelle de ma ville».

«De la neige! Suffisamment pour réjouir les gars de la bande. Ils trépignent: "Vite, habille-toi, vite." "J'arrive." J'avale de travers la dernière rôtie enduite d'épaisse confiture Raymond. "J'arrive les gars!" [...] Enfin on va pouvoir sortir nos rondelles, nos bâtons enrobés de ruban gommé noir, nos gants usés [...].»
Claude Jasmin, *La petite patrie* (p. 59).
Tableau de Tanobe: «Et la vie reprend après la tempête de neige».

Exactement dix ans plus tôt leurs mères, enceintes, avaient chanté «Le temps des cerises» sur ce même balcon dans un moment de communion unique dans leur vie[33].

MONTRÉAL EST UN ROMAN

«Une fois passé l'étonnement de se retrouver dans un livre, de se savoir reconnus, donc reconnaissables, le lecteur et la lectrice seront confortés dans leur sentiment d'appartenance à une collectivité et aussi tout simplement charmés. Ils le sont déjà. Le charme de cette parole désignant une culture «en voie de construction» opère comme au théâtre, c'est-à-dire dans l'immédiat[34].»

Le Montréal imaginaire, le Montréal romanesque acquiert une autre réalité par la fiction, il est le double de la ville habitée, vécue, arpentée au quotidien. Il est l'axe vertical hors du temps linéaire et chronologique, un espace mental et affectif habité.

«[...] des maisons peintes de toutes les couleurs, avec des escaliers de fer et des balcons romantiques [...].»
Lise Harou, «Une ville où vous croyez rêver». *Montréal des écrivains* (p. 115). Photo: M. Leduc.

1. Claude Beausoleil, «Sans fin Montréal», dans Collectif, *Montréal des écrivains*, Montréal, Éditions l'Hexagone, 1988, p. 13-18.

2. Aldo Rossi, *L'architecture dans la ville*, Paris, Éditions l'Équerre, 1981, p. 8. Ouvrage traduit en 1978.

3. Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (sous la direction de), *Montréal imaginaire, ville et littérature*, Montréal, Éditions Fides, 1992, p. 7.

4. Robert de Roquebrune, *Quartier Saint-Louis*, Montréal, Éditions Fides, 1981, p. 6-7.

5. Jean-François Chassay, *Bibliographie descriptive du roman montréalais*, département d'études françaises, Université de Montréal, 1991.

6. Aldo Rossi (1981), *op. cit.*, p. 7.

7. William Jonhson, *Anglophobie made in Québec*, Montréal, Éditions Stanké, 1991, p. 477.

8. Melvin Charney, «Montréal, formes et figures en architecture urbaine», dans *Ville métaphore, projet*, Montréal, Éditions du Méridien, 1992, p. 24.

9. Francine Noël, «La scène se passe à Montréal de nos jours», dans *Lire Montréal*, groupe de recherche Montréal imaginaire, département d'études françaises, Université de Montréal, 1989, p. 123.

10. Gaston Miron, dans Guy Sylvestre, *Anthologie de la poésie québécoise*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1982, p. 359.

11. Voir à ce sujet Jean-François Chassay (1991), *op. cit.*

12. Ouvrage publié en 1989 à Montréal, aux Éditions Québec/Amérique.

13. *Lire Montréal*, actes du colloque tenu le 21 octobre 1988 à l'Université de Montréal. Département d'études françaises, Université de Montréal, 1989, p. 3.

14. Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (1992), *op. cit.*

15. François Hébert, *Montréal*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 1989, p. 17.

16. Ginette Michaud, «De la "primitive ville" à la Place Ville-Marie», dans Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (1992), *op. cit.*, p. 38.

17. Robert Boivin et Robert Comeau (sous la direction de), *Montréal, l'oasis du nord*, Paris, Éditions Autrement, 1992. Extrait de la jaquette du livre.

18. Claude Jasmin, «Sept fois passera», dans Collectif (1988), *op. cit.*, p. 129.

19. Gilles Farcet, «Les hauts lieux du quotidien», dans *Le lieu du temple, Question de*, nº 73, Paris, Albin Michel, 189 p.

20. Jean-François Chassay (1991), *op. cit.*, p. 13-14.

21. Monique Larue et Jean-François Chassay (1989), *op. cit.*, p. 102.

22. Jacques Godbout, *Salut Galarneau!*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, p. 101.

23. François Hébert (1989), *op. cit.*, p. 89.

24. Francine Noël, *Maryse*, Montréal, VLB Éditeur, 1987, p. 387.

25. Marcel Dubé, «Le faubourg à m'lasse», dans R. G. Scully (sous la direction de), *Morceaux du grand Montréal*, Montréal, 1978, p. 44.

26. Yves Beauchemin, *Le matou*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1981, p. 75.

27. Claude Jasmin, *La petite patrie*, Montréal, Éditions La Presse, 1972, p. 124.

28. Yves Beauchemin (1981), *op. cit.*, p. 547.

29. Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, Paris, François Maspéro, 1981, p. 66.

30. Marcel Dubé, *Zone*, Montréal, Éditions Léméac, 1969, p. 173.

31. Claude Jasmin (1972), *op. cit.*, p. 63.

32. Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*, Montréal, Éditions Léméac, 1986, p. 326.

33. Michel Tremblay, *Le premier quartier de lune*, Montréal, Éditions Léméac, 1989, p. 249.

34. Francine Noël, «La scène se passe à Montréal de nos jours», dans *Lire Montréal* (1989), *op. cit.*, p. 130.

Maryse Leduc-Cummings
Architecte.